JEAN RICHEPIN 1849–1926

Le solipse

A l'heure où la vie âpre et morose
Remonte au cerveau ressuscité
De la catacombale cité,
Je suis parti sur mon cheval rose.

A l'heure où par les vallons fleuris
Le chasseur matinal boit l'haleine
De la sauge et de la marjolaine,
J'ai somnolé sur mon cheval gris.

A l'heure où dans le champ de blé fauve
Le moissonneur coupe à pleines mains
L'espoir nourricier des lendemains,
J'ai rêvassé sur mon cheval mauve.

A l'heure où sous le soleil de feu
Les amants rafraîchissent leurs fièvres
Par couples dont se joignent les lèvres,
J'ai ricané sur mon cheval bleu.

A l'heure où la Guerre aux yeux de gouge
Soûle de ses farouches baisers
Les citoyens emmarseillaisés,
J'ai décampé sur mon cheval rouge.

A l'heure où dans son nid bien couvert
La gentille oiselle infatiguée
Gave ses petits de la becquée,
J'ai tout tué sur mon cheval vert,

A l'heure où, vous demandant l'aumône,
Le mendiant du bord du chemin
Vers votre cœur clos ouvre sa main,
J'ai refusé sur mon cheval jaune.

A l'heure où d'un pas lourd, las et lent,
Le laboureur rentre à sa chaumine,
Hâve avec sa mine de famine,
J'ai digéré sur mon cheval blanc.

A l'heure où même le plus impie
Devient pieux et se sent toucher
Par l'Angélus tintant au clocher,
J'ai blasphémé sur mon cheval pie.

A l'heure où sur le mail promenoir
C'est le repos du soir et la fête
Pour tous ceux dont la journée est faite,
J'ai sangloté sur mon cheval noir.

A l'heure où près des êtres qu'il aime
L'agonisant qui sue en ses draps
Vers ses chéris encor tend les bras,
Je râle seul sur mon cheval blême.

A l'heure où l'on vomit le remord
D'avoir été sans relâche un lâche,
Me noyant dans ma déflaque en flâche,
Je vais mourir sur mon cheval mort.